

Publié dans *la lettre powysienne* numéro 5, printemps 2003,  
voir : <http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/number5.htm>

## **Biographie Intérieure et son Monde Magique** Sur l'*Autobiographie* de John Cowper Powys<sup>1</sup>

LES DOCUMENTS les plus importants formant l'arrière-plan de l'*Autobiographie* (1934) de John Cowper Powys et l'illuminant, en dehors de ceux qui viennent de ses journaux qui ont maintenant été publiés<sup>2</sup>, se trouvent dans plusieurs lettres qu'il écrivit à sa sœur Marian durant l'été 1933. Dans celles-ci il lui parle de son projet d'écrire "une sorte d'autobiographie mentale originale pas une autobiographie ordinaire mais une qui sera bizarre et qui n'a jamais été écrite auparavant". Il revient sans cesse à cette idée: le livre suivant sera "un genre fantastique d'autobiographie démente, à laquelle on n'a jamais pensé avant — totalement différente de toutes les Autobiographies qui existent déjà." Elle ne traitera pas de sa vie au sens communément admis — "mis à part mes expériences sensations idées sentiments association d'idées, péchés, vices, faiblesses, manies, rétablissements, livres, lieux, tableaux, scènes, milieux se prêtent à une sorte de Pèlerinage Faustien de l'Ame — ou à une sorte de *Pilgrim's Progress*<sup>3</sup> Goethéen vers la Cité de Dieu!"

Comme John Cowper Powys a étonnamment bien réussi dans son projet littéraire! S'il est une chose sur laquelle les lecteurs de son autobiographie peuvent tomber d'accord, c'est que le livre est remarquable et unique. Une œuvre chaotique et tumultueuse qui ne ressemble à aucun autre Mémoire. Dans ce contexte le mot "Mémoire" est à vrai dire terriblement trompeur. Ici, l'histoire d'une vie racontée de façon traditionnelle est presque entièrement absente. La narration autobiographique ne se révèle que comme de minces dépôts dans le courant diffus du Temps, comme des points de départ pour un discours interne dans lequel l'ego, façonné dans le système littéraire du moment, devient le sujet d'une rêverie presque inépuisable. La définition "expériences sensations idées sentiments" etc. est précise et appropriée, une formulation parfaite du contenu réel de son autobiographie. C'est au plus haut point une biographie intérieure, un vaste voyage mental de l'ego, qui n'a pas de véritable équivalent littéraire.

JCP a cependant recours à une tradition biographique qui a ses racines dans les *Confessions* de St Augustin, dont le langage autobiographique est également très introverti, à l'intérieur de son cadre spécifiquement religieux. A sa façon l'*Autobiographie* est l'archétype de la biographie intérieure et du parcours de l'esprit dans une vie. Ce qui la rend unique réside dans la modernité de son approche psychologique vers le royaume du moi, le sentiment qu'a Powys des richesses infinies de l'ego et de sa capacité à se développer. L'*Autobiographie* fut écrite en 1934; c'était une époque où le modernisme littéraire était à son apogée;

---

<sup>1</sup> Cet article a été publié originellement sous le titre: "*Den Inre Biografen Och Dess Magiska Värld, Om John Cowper Powys' Autobiography*", dans le Bulletin de la Société Powys suédoise "J.C. Powyssällskapetets Nyhetsbrev" 3, 2001 et a été aimablement traduit en anglais par Cedric Hentschel pour *la lettre powysienne*. Qu'il en soit ici remercié.

<sup>2</sup> *Petrouchka et la Danseuse*, "Domaine Etranger", José Corti, 1998

<sup>3</sup> *Pilgrim's Progress* (1678), allégorie religieuse de John Bunyan (1628-88).

et dans son caractère non-structuré et chaotique, avec son torrent visionnaire presque surréaliste d'images, son concept du Moi prismatique et constamment insaisissable, l'œuvre mérite indéniablement l'étiquette d'autobiographie moderniste, alors même qu'elle peut apparaître au premier abord comme manifestation de l'esprit du Romantisme.

Le Temps est dans une large mesure suspendu dans un exposé qui n'est que vaguement historique. Les événements constituant l'histoire d'une vie sont brièvement esquissés en des références incertaines et sporadiques — “Je ne peux mettre ces événements dans un ordre chronologique parfait” nous dit-il à un moment — et ce cadre se dissout rapidement quand les pensées et les perceptions sensorielles l'assiègent et occupent tout l'espace disponible. De cette façon la vie extérieure de JCP perd tout contour dans cette autobiographie, saturée de descriptions de ‘sensations’, c'est-à-dire de perceptions sensorielles prégnantes de divers types, de réflexions sur la nature et le mystère du Moi.

Ainsi le chapitre central consacré à son enfance à Weymouth et Dorchester débute avec un long récit où il décrit comment, enfant, il avait l'habitude de frotter ses jointures contre ses paupières afin de provoquer une série de sensations colorées — un plaisir d'ailleurs bien connu de la plupart des enfants:

Ce n'était pas seulement sur des pensées que, indépendamment de tout puritanisme malveillant, force est bien d'appeler de “mauvaises pensées”, que j'avais, à huit ans, l'habitude de fermer les yeux une fois seul dans l'obscurité de ma chambre. J'avais découvert que lorsqu'on ferme les yeux on peut, grâce à un simple attouchement — tout à fait innocent celui-ci —, être transporté au septième ciel. J'appuyais les jointures de mes doigts sur mes paupières, et, ravi, je contemplais le Vide. Bientôt, merveille des merveilles! voici que, kaléidoscope magique, le Vide faisait défiler une prestigieuse série de couleurs et de formes. Keats parle quelque part de l' “obscurité pailletée” que l'on fait apparaître ainsi. Mais aujourd'hui, quand j'enlève mes lunettes et tente de les évoquer, les esprits de l'arc-en-ciel ne répondent plus à mon appel comme alors.<sup>4</sup>

Ces stimuli sensoriels le conduisent à une sorte d'extase cosmique et magique qui devient l'objet de réflexions qui vont s'élargissant, sur le rôle sans cesse changeant de la perception sensorielle dans sa vie:

En ce temps-là, du reste, parler d' “obscurité pailletée” eût été trop peu dire. Il s'agissait d'une sorte de panorama précosmique imprimé sur la rétine première du chaos. Toutes les couleurs d'Iris, messagère des dieux, y brillaient, toutes les teintes des ailes de papillon, toutes les nuances du “dôme de verre coloré” de l'univers encore à naître. Aujourd'hui je n'ai pas seulement perdu le pouvoir de faire jaillir, en pressant mes paupières, cette profusion de couleurs, j'en ai aussi perdu l'envie! N'est-il pas curieux que les plus vives impulsions d'un individu changent de la sorte? Je n'éprouve plus le moindre désir de contempler cette danse d'arcs-en-ciel euclidiens! Et pourtant, à présent comme alors, je vis pour la sensation. C'est étrange. Sans doute suis-je doué maintenant d'une sorte de conscience esthétique qui a la haute main sur mes sensations et exige que je ne rende un culte qu'à celles qui ont — comment dire? — une

---

<sup>4</sup> *Autobiographie*, Gallimard, trad. Marie Canavaggia, p.46

valeur alliée à la poésie des éléments.<sup>5</sup>

C'est comme s'il venait de comprendre, quelques pages plus loin, qu'il est en train d'écrire une autobiographie et essaie maintenant de reprendre le fil des événements actuels: "Bon! Je dois me dépêcher maintenant d'aller jusqu'à la fin de notre vie à Shirley." Mais bientôt il est de nouveau perdu dans ses sensations et réflexions; et ce processus est répété tout au long de la biographie, ce qui fait que l'impact de chaque événement donne naissance à une flore d'images et de pensées qui obscurcissent les fils narratifs de la séquence des événements. Au lieu d'envisager l'histoire, la société, et d'autres inventions humaines semblables, ses sens lui suggèrent de revenir à un état naturel intemporel, à un sentiment de communion avec l'existence anonyme des éléments:

Les sensations humaines constituent le mode d'expression de la Nature. C'est grâce à elles que la terre prend conscience de son existence. Elles offrent, en compagnie de l'éclosion des fleurs, le seul moyen qui permette à la vie organique passivement enracinée de prendre conscience d'elle-même, d'être elle-même.<sup>6</sup>



(...) Quand je suis satisfait et en paix ou quand je lutte contre des obstacles, je me sens tout à fait opaque et résistant; mais dès qu'un flot de joie vibrante me soulève, j'ai l'impression de me changer en air, en feu, en eau! J'éprouve véritablement la sensation physique de flotter, de brûler, de couler. Qui sait si un certain genre de bonheur n'aurait pas le pouvoir de me soustraire à la condition humaine pour me rétablir parmi

---

<sup>5</sup> Ibid., p.46

<sup>6</sup> *Autobiographie*, p.217

les esprits élémentaires auxquels j'appartiens par droit de naissance?<sup>7</sup>

Les esprits élémentaires! Malgré cette condition déshumanisée, il reste apparemment suffisamment d'espace pour un concept abstrait, une étiquette en -isme parmi le flot de perceptions. Le sensualisme et l'intellectualisme se combinent dans le solipsisme de JCP, sa philosophie de la solitude.

*L'Autobiographie* est dans sa majeure partie une biographie sans dates. Aucun événement privé ou public n'est noté chronologiquement. JCP semble avoir simplement oublié en quelle année les choses se sont passées: telle est la première impression. Pour l'essentiel son récit flotte dans une mer de souvenirs bergsonnienne où manquent les ancrés d'une échelle temporelle. Quand à un certain moment la guerre des Boers est mentionnée, le lecteur est aussi surpris que s'il avait entendu le bruit d'un coup de feu. Quant à son départ pour les Etats Unis, décrit au Chapitre dix, Powys n'arrive pas à se rappeler quand il a embarqué: "J'ai une si mauvaise mémoire des dates que je ne sais plus en quelle année je me suis, pour la première fois, embarqué pour l'Amérique; mais c'était en hiver — ça, je m'en souviens bien..."<sup>8</sup> Une allusion temporelle telle que "hiver" rend concrètes les perceptions et les idées enfermées dans la mémoire, tandis que l'année en question est un cadre temporel sans substance.

Mais l'imprécision contribue aussi grandement à l'image chaotique du monde que présente JCP: au début du onzième et avant-dernier Chapitre sur la première guerre mondiale (après quelques 550 pages dans lesquelles aucune date n'est donnée), nous rencontrons soudain une foule de ces références,, surtout autour des années de guerre comprises entre 1914 et 1918, qui sont faciles à se rappeler et structurent une époque historiquement turbulente. Et puis il se rappelle clairement que c'était en 1905 qu'il partit aux Etats Unis, il insiste plusieurs fois. Mais dans le récit de ses années ultérieure en Amérique, les allusions à des années spécifiques sont à nouveau absentes, toute expérience est absorbée dans la réalité intemporelle, dans la validité des blocs de données de la mémoire — dans le flux de conscience s'écoulant ici et maintenant. Le Temps ne brûle que d'une flamme vacillante dans l'exposition de JCP. L'Espace, par contre, y compris celui défini par la géographie humaine, est une dimension toujours présente et tangible; cela aussi nous rappelle Bergson. Les lieux géographiques du début de sa vie informent la division en chapitres: Shirley, Weymouth et Dorchester, Sherborne, Cambridge, Southwick, Burpham, etc. Dans les Chapitres neuf et dix, c'est le tour des continents: l'Europe, l'Amérique. Il faut se souvenir que, comme déjà dit, "les lieux" appartiennent au projet de travail de son autobiographie. Chaque lieu, par exemple York et Gloucester, est doté d'une vie propre grâce aux impressions sensorielles et à une profusion d'associations; celles-ci peuvent susciter des visions, inspirées par des enchantements, celtes ou autres, de ceux que JCP préférait. Se rappelant York, il s'éloigne du cadre de son séjour américain avec la réflexion que cette cité est "pour moi si pleine de souvenirs occultes et mystérieux qu'il n'est pas étonnant qu'en mon exil je me sois installé dans la Nouvelle York!"<sup>9</sup> Le lieu fait naître en lui des sentiments

---

<sup>7</sup> *Autobiographie*, p.250-1

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.396

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.262

diffus de réincarnation; de même à un degré extraordinaire, pour Gloucester: Gloucester me devint aussi particulièrement familière. Cette ville satisfait encore aujourd'hui en moi un besoin profond que je serais pourtant bien en peine de préciser. Un je ne sais quoi dans ces vieilles rues, ces vieux ponts, ces vieilles cours d'auberges, ces vieux cloîtres, ces romantiques trottoirs surélevés que surplombent des constructions gothiques éveillait en moi, quand je revenais de mes promenades de l'après-midi, un obscur, un exquis sentiment tout à fait impossible à rendre par des mots, mais qui était d'une extraordinaire importance pour ma vie secrète. Comment pourrais-je en donner une définition approchant de la vérité? (...) Les émois mystérieux qui, à la tombée du soir, s'élevaient toujours de ces froides prairies marécageuses pour me faire frissonner, fallait-il y voir la résurrection de lointains souvenirs prénataux? Ou dataient-ils de plus loin encore, remontaient-ils à mes ancêtres? Si l'on s'arrête à cette dernière explication, il est assez naturel que ce soit la plus purement celte de toutes les villes anglaises, que ce soit ce lieu magique, contemporain de Caerleon et de Camelot, qui ait fait vibrer en moi ces sensations. Mais dans le secret de mon cœur, je crois que mes émois venaient d'encore plus loin et couvraient un champ plus vaste. Je crois que ce que j'éprouvais en de tels instants (ce que j'éprouve encore au retour de pareilles visions), c'était la renaissance en moi des plus vagues, des plus intangibles, des plus impondérables impressions que puisse connaître la race humaine. Les impressions éprouvées par quelques anciens Celtes, par *mes* propres ancêtres celtes, n'étaient pas seules en cause. C'étaient les impressions éprouvées par *tous* nos ancêtres qui surgissaient en moi à cet instant précis grâce à un accord préétabli entre mon système nerveux et mon entrée dans les rues tièdes de Gloucester au sortir des brumes glaciales de la rivière!<sup>10</sup>

Non, il était certainement bien introduit auprès de 'l'Esprit du Lieu'! Des sensations extatiques accourent aussi vers lui des villes dessinées par l'homme.

A toutes les villes qu'il vint à aimer pendant ses 25 années de conférencier itinérant aux Etats Unis, il consacre un long et affectueux catalogue de quelques 80 noms mélodieux: une liste précise d'une virtuosité verbale enchanteuse qui montre qu'il ne souffrait aucunement de problèmes mnémotechniques en ce qui concerne des lieux géographiques. Mais lorsqu'il tente en vain de se remémorer quelques noms de lieux aux environs de Court House, la résidence-ferme sur les bords du Weald où il habita quelques temps, la dénégation obligatoire surgit immédiatement: "Je n'arrive pas à me rappeler les noms!"

Quelque sceptique et subjectiviste et solipsiste qu'il ait été, JCP ne rejette pas la réalité extérieure. Il existe une nette correspondance entre la prise de conscience sensorielle et le stimulus externe. Mais les forces du monde intérieur reprennent toujours la main. La scène devient toujours simplement un point de départ pour une vision, une association d'idées, une observation, qu'elle soit littéraire, philosophique, religieuse ou mystique. Dans tous ces domaines l'autobiographie est extrêmement féconde. Dans son observation de la vie, elle développe un panorama à multiples facettes, à un niveau qui contient un vaste ensemble de connaissances. De nombreuses références à des ouvrages

---

<sup>10</sup> *Autobiographie*, pp.263-4

littéraires, à leurs auteurs, à des philosophes et à leurs systèmes de pensée, aux mythologies grecque et celte et à la figure christique des Evangiles sont étalées devant nous; elles émergent et disparaissent ensuite, pour réapparaître peut-être dans un contexte ultérieur — si nombreuses que nous entendons un brouhaha continu de voix, mélangé avec d'autres pour former une riche symphonie ininterrompue des arts et de la philosophie. Des voix se mêlent à d'autres à l'intérieur de cette conscience première, qui organise et désorganise tout le spectacle. Si l'histoire externe demeure simplement une vague silhouette dans le pandémonium intérieur de JCP, les mondes de la religion, de la littérature et de la philosophie procurent par contraste une matière qui palpite de vie, des figures qui ne cessent de fasciner et qui exercent une sorte de revendication de la réalité dépassant de beaucoup celle du monde extérieur.

Une autobiographie implique souvent des rencontres avec d'autres gens. Que penser des contacts que connut JCP? Est-ce que nous rencontrons "l'Autre" — comme le dit Lévinas — dans son monde solipsiste de prise de conscience sensorielle et d'idées? Dans les lettres à sa sœur mentionnées dans mon introduction, il déclare n'avoir nulle intention d'écrire sur les femmes de sa vie; et à la grande déception de nombreux lecteurs il demeure tout à fait silencieux là-dessus. Il ne gaspille pas de mots sur les amours banales, se concentrant encore plus sur l'érotisme cérébral et le voyeurisme, sujets autour desquels il tourne avec l'intensité d'un monomaniac.

Cependant, lorsqu'il écrit qu'il se propose de ne dire "que fichtrement peu de choses sur les hommes", je conteste cette revendication. L'autobiographie en effet est devenue différente de ce qu'il avait envisagé. Car nous y rencontrons toutes sortes de gens qui entourent sa vie d'un cadre sociétal: ses frères, dont Llewelyn à l'avant-garde; des amis, des gens comme 'le Catholique' John William Williams, 'l'Archange' Louis Wilkinson, et Arnold Shaw qui organisait ses tournées de conférences; les écrivains qu'il rencontre aux Etats Unis, comme le vénéré Theodore Dreiser, ainsi qu'Edgar Lee Masters et Vachel Lindsay — pour n'en citer que quelques-uns. Pris ensemble, ils constituent une galerie de portraits de belle taille.

Et JCP injecte dans toutes ces rencontres la dose d'humanité du romancier. Bien sûr, ces personnes deviennent des acteurs de sa scène privée, tout comme il se montre lui-même acteur-né — des figurants mythiques officiant à l'autel de la conscience sensorielle, tout ensemble protagonistes et antagonistes, toujours saisis dans un processus de chimie personnelle purement physique. D'un de ces amis nous lisons: "Mr Edwardes m'a toujours singulièrement plu. J'aimais son apparence physique qui évoquait le bois massif! A vrai dire, j'ai toujours eu tendance à choisir mes amis pour des raisons toutes physiques."<sup>11</sup> Mais nous remarquons aussi qu'il prend un plaisir particulier à les décrire. En dernier ressort, ce solipsiste maintient un riche réseau de contacts avec lesquels il se trouve engagé dans une vibrante symbiose.

Les relations de JCP avec les autres sont marquées par un sentiment, une sensibilité humaine particuliers. Leur présence est au plus haut point réelle et physique, quelque important que soit le nombre d'acteurs présents sur la scène.

---

<sup>11</sup> *Autobiographie*, p. 289

Et ils partagent les souffrances de la vie, étant sur le plan existentiel aussi vulnérables que lui. Tous les êtres sont ainsi perçus comme des organismes vivants, avec des capacités différentes pour exercer une activité mentale et rayonner — apportant en quelque sorte une preuve d'existence au milieu de son scepticisme. Cette preuve émerge dans son commentaire sur les mots de Jésus: “Je suis la Vérité”:

Quelles qu'aient pu être Ses erreurs au sujet de Dieu, du Péché et du Jugement, sur ce point essentiel le Christ avait sûrement raison: en ce monde composé de bulles mentales, l'ultime “vérité” réside en un organisme vivant.<sup>12</sup>

Son incessante défense du droit de jouir et de profiter des perceptions sensorielles dérive de ce principe — sans doute sujet à controverse théologique — que la vérité, au-delà de toutes “les bulles mentales”, de toutes les “vérités”, c'est l'organisme vivant. Mais la dimension religieuse est aussi manifeste, comme lorsque dans un certain contexte, il souhaite changer le fameux aphorisme cher à Carlyle: “travailler c'est prier” en une devise à lui: “endurer, c'est prier” qui à son tour s'élargit en “endurer avec allégresse, c'est voir la face de Dieu.”<sup>13</sup>

Cette preuve fondamentale de l'existence est aussi à la racine de sa conviction égalitaire très marquée qu'il trouve réalisée à une plus vaste échelle dans l'Amérique démocratique que dans son propre pays avec son système de classes; et profondément ancré en lui, du sens d'identité avec toutes les choses vivantes, ce qui le conduit à son empathie avec elles, et à ses tirades contre l'oppression sociale, l'enfance maltraitée et la vivisection — contre toute cette souffrance qui menace les organismes vivants, surtout ceux qui sont les plus opprimés, mis à l'écart, vulnérables. Il prend le parti des gens privés de droits sociaux, défend la cause des animaux. Il est ainsi indéniable qu'une dimension sociale se développe autour de ses cellules nerveuses d'idéaliste, créant l'espace d'une dialectique qui va au delà de la tour d'ivoire de “la conscience sensorielle purifiée.”

Le droit sacré d'un organisme vivant d'aller où il veut, de poursuivre son développement intérieur jusqu'aux ultimes limites de ses possibilités sensorielles et mentales semble être la toile de fond et mettre l'accent sur la virtuosité linguistique qui éclate dans *Autobiographie*. Car cette autobiographie, dans sa langue, représente un exploit incomparable, marqué par son dynamisme, ses paradoxes réitérés, ses conjurations chaotiques. Cela nous rappelle que Rabelais fut l'un des modèles de JCP comme écrivain. Pour tous deux le vocabulaire doit être extrêmement étendu. Aucune inhibition ne doit limiter cet acte de jonglerie verbale. Des digressions, des répétitions incessantes et voluptueuses de “péchés, vices, faiblesses, manies”, des commentaires inépuisables sur le monde et la vie, se contredisant souvent mais qui forment à la fin une large encyclopédie d'idées et de spéculations autres — toutes attrayantes et susceptibles d'une réalisation collective — ou d'une brusque réfutation.

Que devrions-nous prendre au sérieux dans tout ce chaos? Comment devrions-nous traiter avec un auteur qui écrit: “Un taoïste, c'est ce que je suis en fait”, pour s'écrier deux pages plus loin: “ je suis en réalité un Rosicrucien.” Ou

<sup>12</sup> *Autobiographie*, p.325

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.326

qui répète avec insistance que personne ne peut être plus anti-narcissique ou anti-exhibitionniste que lui — et ceci dans un autoportrait qui à chaque page ou presque des 650 que compte le livre illumine avec frénésie et étale son ego!

Il y a clairement un élément supplémentaire à prendre en compte, un élément fait d'ironie et de parodie de soi, sabotant et mettant en pièces les modèles acceptés du genre. JCP apparaît presque pathétique dans ses efforts pour faire un tout de ses vues divergentes; cependant, maçonné dans sa prose il y a aussi du rire — un rire qui libère et en même temps se moque: un Ariman<sup>14</sup> qui esquive tous les efforts faits pour le définir en recourant à un étiquetage simpliste, puisque lui-même lance en l'air les idées reçues comme autant de confettis. En fait il est délibérément un charlatan qui nous offre sans cesse la tentation de tomber dans le piège de croire à ses “confessions”, tandis que dans le même temps il nous attire vers de nouvelles positions mentales dans le bazar idéologique — mi sérieusement, mi par plaisanterie.

A un moment dans son autobiographie, dans le chapitre sur “l'Europe”, JCP prend la défense du terme péjoratif de “charlatanisme”, à l'encontre d'un certain professionnalisme qui, pense-il, envahit notre civilisation occidentale:

Le charlatanisme, du moins la variété que je cultive de ce produit mal vu, consiste à être transporté d'un tel enthousiasme devant les côtés les plus simples, les plus généraux de ce qu'il peut y avoir de passionnant dans la nature, les livres, l'Histoire, la psychologie, que *sans prendre le temps de vérifier les détails*, ou d'avoir recours à l'érudition, on se fie tout juste à son propre goût, à son parti pris, à son imagination, à son inspiration, on s'abandonne tout entier au plaisir de s'enchanter de ce que l'on voit et de ce que l'on éprouve. C'est en faisant impulsivement part aux autres de sentiments pareils que l'on attire sur soi l'injurieuse épithète. Hé! si on les jugeait d'après les principes des professionnels qui n'osent pas avoir une impression devant quoi que ce soit de merveilleux ou de magique dans l'Art et dans la Nature sans avoir, d'abord, rassemblé toute la documentation voulue et sans mettre en avant leurs titres de connaisseur, que d'écrivains parmi les plus inspirés mériteraient cette insultante dénomination!<sup>15</sup>

Ici nous sentons bien l'affirmation que sa loyauté va plus volontiers à l'écrivain qu'au philosophe ou au psychologue, nous voyons qu'il est plus à l'aise dans le monde de l'art que dans celui de l'érudition académique.

Ce que je regrette peut-être chez JCP c'est de ne ressentir chez lui aucun effort pour capter une vision articulée du langage, si peu que nous ayions le droit de lui demander cela. Dans les années trente les écrivains étaient moins tentés de spéculer sur la philosophie du langage qu'ils ne le sont devenus quelques décades plus tard. De toutes façons, le problème du langage n'était sans doute pas si important que cela pour le vrai Pyrrhoniste qu'était JCP. Qu'est ce monde de “bulles mentales” qui enveloppe l'organisme vivant si ce n'est le langage lui-même, un cadre formé sur la base du langage? Mais comme les “bulles mentales” le langage possède des propriétés riches et infinies, qui rehaussent la vie. A

---

<sup>14</sup> *Ariman, Ahriman ou Arimanes*, l'esprit du mal, opposé à *Ormuzd*, principe du bien, dans la religion Zoroastrienne. Il semble aussi contrôler les éléments.

<sup>15</sup> *Autobiographie*, p.350



travers le langage nous pouvons établir le contact avec des concepts qui vont bien au delà des conventions reçues et qui bannissent le dogmatisme qui nous menace en politique, dans la société, dans la religion, l'art et l'éducation. Comme nous l'avons vu, JCP le sceptique est tout à fait sur ses gardes vis-à-vis des prétentions de la recherche académique moderne. Sa contre-vision cherche, dans sa protestation mentale, à atteindre ce qui peut à peine se concevoir ou être reconnu — avec la volonté du magicien de doter la vie d'expériences infiniment plus riches. Ses buts sont ceux de l'artiste-anarchiste; il cherche à confondre, à déconstruire, à conjurer, à être là où on ne l'attend pas et à démontrer de nouvelles possibilités. Ainsi il est aussi plus prudent de lire son autobiographie comme une œuvre d'art plutôt que comme une véritable autobiographie, un objet façonné plutôt qu'un document interne crédible. La gravité est mêlée à l'ironie, la réalité à des visions, la fiction à la non-fiction dans un chaos suggestif où le langage semble souvent être une fin en soi. Quant à la fidélité biographique, JCP laissa généreusement cette tâche à ses futurs biographes.

Comme en d'autres domaines, il était parfaitement conscient des buts qu'il souhaitait poursuivre dans son œuvre — comme il apparaît à la fin de son autobiographie. Il y définit sa méthode littéraire comme “caricaturale”, et c'est instinctivement sa préférence pour la prééminence de la structure fictive qui l'a conduit à travailler de cette façon:

C'est pour cette raison que dans cette “Autobiographie” mon instinct m'a poussé à me traiter comme si j'étais un personnage de mes romans, au risque de me présenter comme un plus grand chenapan et un plus grand imbécile que mes amis ne l'imaginaient. La caricature est le roi des procédés! C'est pourquoi les autobiographies discrètes, dignes et plausibles sont si insipides et si peu convaincantes. Un brin de caricature est indispensable si nous voulons rivaliser, même dans cette besogne analytique, avec l'admirable folie de la Nature.<sup>16</sup>

L'*Autobiographie* n'a de ressemblance avec aucune autre œuvre de JCP. Ses romans ont leur structure, indépendante de celle de la fiction. Et les livres de philosophie populaire, comme par exemple *The Complex Vision* (1920) dénotent un caractère analytique plus élaboré que les parties discursives de son autobiographie intérieure; il est clair que JCP pouvait écrire dans une veine philosophico-analytique quand il le voulait. Ici, “même dans ce petit travail analytique”, événements et réflexions tourbillonnent les uns autour des autres dans une confusion sauvage mais séduisante, ce qui fait que ce tumulte verbal acquiert une structure qui est surtout romantique et artistique. La biographie intérieure donne forme à son propre monde littéraire et magique, peut-être est-ce un Pèlerinage Faustien de l'Ame vers la Cité de Dieu — mais c'est en tous cas un exploit digne de rivaliser avec “la magnifique folie de la Nature”!

Ingemar Algulin

Dr Ingemar Algulin est professeur émérite à l'Université de Stockholm, où il occupait la chaire de Littérature Comparative de 1994 à 2002.

---

<sup>16</sup> *Autobiographie*, p. 579